

—Parce que c'est assez d'escarmouches comme cela, monsieur ; parce que ce jeu de barolles est indigne de gens de cœur, et cruel surtout quand on le joue à l'encontre d'une femme ; parce que le hasard m'a rendu chevalier de la dame de Freyken ; parce que je veux être en droit de la protéger, même contre un seigneur suzerain, s'il l'oublie toute chevalerie à son égard ; parce que vous êtes coupable de cette faute et n'avez cessé de la commettre depuis votre arrivée en ce château ; parce que, si je suis soumis au roi, je n'ai aucune raison de ne pas être au comte d'Auffray ; que je blâme et déteste ses façons d'agir et de parler ; que je le prie de m'avoir pour ennemi personnel, et que je le défie en champ clos à un mois d'ici, moi baron, lui comte, à pareil jour et pareille heure ! Et je vous prie de bien entendre, continua l'audacieux écuyer, que la main de Mme de Freyken ne vous appartient qu'après ma mort.

—Et par sa volonté formelle ! s'écria résolument la baronne, qui comprenait enfin le subterfuge de l'adroit jeune homme.

—Pardieu, dit le comte, voilà un bon tour, et je ne m'y attendais guère ! Mais je ne puis refuser, et pourvu que le roi vous fasse baron, monneur, d'ici à un mois, ce qui me paraît difficile... Je serai à vos ordres, quoique ces sortes de choses déplaisent fort à sa majesté, qui n'a pas trop de serviteurs ; mais elle n'en saura rien. Tabellion, mon ami, rentrez vos parchemins et empruntez une épée à quelqu'un. En notre absence, ce sera vous qui commanderez ici. Ne craignez rien, poursuivit le comte en s'adressant à la baronne, encore une fois stupéfaite, je vous ai dit qu'il était de bonne maison, et il est aussi un peu soldat ; vous serez contente de lui. Mais je vous laisse donner vos dernières instructions à votre digne chevalier ! Mademoiselle de Pavilly vaudra bien accepter mon bras jusqu'à son appartement. Adieu, monsieur l'écuyer ; bonne nuit et bon voyage. Vous êtes, par ma foi, un homme de cœur et d'esprit, et quoique j'eus voulu dès ce soir mettre mon scel au bas de ce contrat, j'attendrai avec plaisir pour cela que vous reveniez baron.

III.

Un mois s'est écoulé. Le jour du rendez-vous donné par Richard au comte est enfin arrivé. Richard n'est pas encore revenu au château de Freyken, où le comte l'attend déjà. En effet, depuis que les Espagnols sont enfermés près de Caudebec, depuis que la maison du roi s'est installée à Yvetot, le comte vient assidûment passer toutes ses journées à Freyken, arrivant de grand matin et repartant le soir, sans autre compagnie

que deux piqueurs et quelques chiens de chasse. On peut croire qu'il agit ainsi pour être à même de protéger le château, placé sur le terrain de la guerre, bien qu'en arrière de l'armée royale.

Quant à Mathilde, elle s'inquiète peu du rôle que chez elle joue un homme dont la vue lui est insupportable. Enfermée tout le jour dans son appartement, elle a constamment refusé de l'admettre en sa présence ; il lui semble trop cruel de se trouver en face de celui dont l'épée doit se tourner à heure fixe contre la poitrine de son époux ? il lui serait impossible de le tolérer sous son toit, si quelqu'un lui rappelait positivement qu'il ose y demeurer. Quelquefois elle voit sur la terrasse le bizarre commandant qu'on lui a donné de se promener tranquillement, la cuirasse sur les épaules, à faire son inspection quotidienne avec un air d'habitude et d'autorité qui l'étonne. Cet étrange personnage remplit ses nouvelles fonctions aussi naturellement que s'il était un vrai capitaine caché sous la défroque d'un procureur. Mais Mathilde lui accorde peu d'attention ; c'est même à peine si elle songe à la demoiselle de Pavilly, dont la conduite l'a si fort irritée, sans qu'elle puisse se l'expliquer encore. Depuis le départ de l'écuyer, la perfide cousine n'a pas eu plus d'accès que le comte auprès d'elle ; et, ce qui est le comble de la déloyauté, elle a l'air de s'en consoler très facilement. Comme aucune rupture ne l'a forcé de s'éloigner du château, elle y demeure tout à son aise. Presque toujours dans la société du comte, elle est de toutes les parties, de toutes les conversations, de toutes les promenades ; et l'on oublierait vraiment, à voir sa tranquillité, que la fin de tout ceci doit être une scène tragique.

Mais le jour fatal touche à sa fin. Mathilde compte les minutes avec anxiété : déjà elle ne peut plus se tenir en repos, ni dans l'attente ni dans la prière ; déjà elle marche à pas inégaux dans son appartement, lorsqu'une de ses femmes entre et lui annonce que le comte d'Auffray la supplie humblement de lui accorder une audience dans la salle du donjon. C'est, dit-il pour une nouvelle très importante, et qui ne souffre aucun délai. La baronne, ne pensant qu'à l'ami si ardemment désiré, tremble, espère, accourt et se trouve, sans avoir eu le temps de réfléchir, en présence de celui qui n'attend Richard que pour le tuer.

La vue de cet homme, après un mois d'efforts pour le chasser de sa mémoire, et dans un pareil moment, lui fait horreur, et elle ne peut trouver une parole. Il l'a salué profondément.

—Madame, dit-il, vous m'excuserez, j'espère, et vous vous souviendrez que plus d'une fois j'ai imploré la faveur d'être accueilli par vous. Aujourd'hui j'ai dû insister, parce qu'il s'agit d'une